2e Année. N° 9 **10 centimes le numéro** 15 août 1896.

LE

PROGRÈS SPIRITE

SCIENCES OCCULTES — PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

Le Journal paraît les 1er et 15 de chaque mois

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	8, rue de l'Odéon, 8 PARIS

SOMMAIRE

A ceux qui doutent

Le spiritisme n'est pas une religion : c'est une science philosophique appuyée sur des faits.

Vous qui doutez du lendemain de l'âme et de l'âme elle-même, vous qui ne croyez qu'à la matière périssable et éphémère, étudiez la science du spiritisme, et vous serez bientôt convaincus de l'existence, en nous, d'un principe intelligent indestructible.

Oui, l'âme existe et elle est immortelle.

Immortelle, puisqu'il est aujourd'hui prouvé par l'expérience qu'après la mort du corps matériel, l'esprit, revêtu d'un corps plus subtil, peut apparaître aux hommes, agir sur la matière, se concréter et devenir tangible.

Cela renverse les petites théories préconçues, les données scientifiques matérialistes ; mais cela est vrai, aussi vrai que la lumière du soleil. Nous sommes entourés d'êtres vivants quoiqu'invisibles, qui peuvent influencer les corps inertes, parler à notre âme par la voix de la conscience, mêler leurs pensées à nos pensées et peser d'un grand poids sur tous nos actes. Les Esprits existent ; ils sont autour de nous dans l'espace, d'autant plus rapprochés de la Terre que leur corps fluidique est chargé de principes plus lourds, que leur âme est moins pure et moins rayonnante.

Nous avons notre libre arbitre, certes ! mais nous dépendons, dans une certaine mesure, de ces influences invisibles qui agissent sur notre entendement, éveillent ou endorment nos passions, nous sollicitent au bien ou nous incitent au mal. C'est là le combat dont la terre est le théâtre et qui se continue dans la vie de l'espace, jusqu'à ce que nous ayons atteint le terme final de notre perfectionnement.

Il faut donc connaître ces influences bonnes ou mauvaises, accepter les unes et résister aux autres. Il faut étudier toute cette science occulte qui vient nous révéler que le monde des Esprits et le monde des hommes se soudent et correspondent.

*
* *

Je sais que le matérialiste, fièrement campé sur sa raison, fort de convictions anti-religieuses qui ont souvent leur valeur, dédaigne nos croyances spiritualistes et les considère comme des aberrations ou des mensonges. Nous ne sommes pourtant nullement fanatiques et nous ne voulons mystifier personne. Comme le matérialiste, nous repoussons les dogmes imposés et faux, les mystères sans éclaircissement ; nous voulons voir la vérité par nous-mêmes, la dégager de ses ombres séculaires ; nous la demandons à la nature qui nous entoure, à la conscience dont la voix se fait entendre en nous, à la science qui procède du fait, à la philosophie qui procède de l'idée.

Nous sommes des chercheurs consciencieux et non des prêtres orthodoxes ; nous voulons le bonheur de l'humanité, nous ne lui imposons aucun article de foi.

Notre devise est : toujours plus de lumière par plus de science et de raison ; toujours plus de bonheur par plus d'amour.

Quel homme de bonne foi pourra sourire de nos efforts, ridiculiser nos tentatives, anathématiser notre œuvre ?

On a cessé de rire du spiritisme depuis que des savants illustres ont embrassé sa cause ; d'ailleurs, mille phénomènes psychiques, observés en tous lieux, ont attiré l'attention du public impartial ; les apparitions, les maisons hantées, les séances expérimentales des groupes spirites, ont dégagé beaucoup de lumière sur les rapports des Esprits et des hommes. La route est de mieux en mieux tracée, qui conduit dans l'infini les investigations de la pensée humaine.

Comment voudrait-on que toutes ces manifestations de l'Esprit immortel fussent dues à la supercherie des médiums ou au hasard producteur de coïncidences bizarres ? Le hasard, ces voix mystérieuses dont nul ne peut découvrir l'origine et qui se font entendre à plus de trente personnes en un seul jour ! Le hasard, ces maisons hantées, régulièrement hantées, où tout est bouleversé par une force occulte qui ne craint pas de se faire connaître et qui, pour nous, n'est autre que l'âme d'un ancien vivant de ce monde devenu bien plus vivant dans l'autre !

Non, le hasard, c'est-à-dire les causes fortuites, accidentelles, ne saurait être admis dans une succession de phénomènes qui déroutent la Science, mettent aux abois la justice et se répercutent en quelque sorte sur tous les points du globe, avec homogénéité, intelligence et énergie.

*
* *

Je répète que nous sommes enveloppés d'êtres de tous ordres, âmes échappées à la Terre (bonnes ou mauvaises, supérieures ou inférieures) qui travaillent chaque jour parmi nous et en nous, et que cette innombrable armée de travailleurs occultes a ses chefs, sa hiérarchie, ses moyens d'action, son but.

Si elle n'a pas ses armes et ses drapeaux, elle n'en combat pas moins autour de nous.

Victor HUGO a dit :

« Les morts sont des vivants mêlés à nos combats,
Et nous sentons passer leurs flèches invisibles ».

Du tumulte de l'invisible se mêlant au visible, des tempêtes morales, des luttes de la Terre et de l'Espace, sort parfois, éblouissant, un archange à la tête haute et fière ; il dirige les combattants de la vie, amortit les chocs, panse les blessures et se retrouve toujours plus loin sur la route qui mène à Dieu.

Cet archange a nom : *Progrès*.

Qui lui a donné ses ailes puissantes ? De qui tient-il les lois qu'il promulgue et qui changent le sort des nations ?

Dès que nous parlons d'un Dieu, vous répondez que le patriarche à barbe blanche, qu'on nous montre assis sur un nuage, un globe dans la main, n'a jamais existé que dans l'imagination des fanatiques hantés de la frayeur de l'enfer.

Nous sommes de votre avis : le Dieu à forme humaine, méchant et jaloux, punisseur et vengeur, le Dieu des Eglises n'existe pas.

Mais le mouvement des astres dans l'immensité de l'espace ; mais l'attraction des atomes dans tous les corps, de même que la persistance de nos progrès moraux et sociaux, tout nous indique une pensée directrice, volonté immuable et souverainement puissante et bonne, une loi tracée d'avance, un programme défini qu'appliquent successivement les humanités et les mondes. C'est cet ensemble de lois, de volonté, de force, de puissance, d'amour, que nous appelons Dieu, faute d'un nom Plus grand, comme l'a dit excellemment le poète.

Et comment voulez-vous nier un principe créateur, organisateur, directeur, pour peu que vous portiez les yeux sur les sublimités de l'espace étoilé ?

Le spiritisme nous fait mieux comprendre les rapports qui relient l'être infime à l'être souverainement puissant. Il nous montre que tout progresse, depuis la fourmi jusqu'à l'homme, depuis l'humanité jusqu'à la divinité. Il soude, à nos yeux éblouis, tous les anneaux de la chaîne de la Création. C'est une science qui commence. Développons-la sans parti pris, sans intolérance, mais avec l'ardent désir de pousser nos investigations toujours plus loin dans le domaine de l'au-delà.

Nous répondrons à un réel besoin du siècle. Et les esprits forts verront un jour qu'être et se dire spirite a pu paraître ridicule jadis, mais qu'étudier les lois de l'infini pour en faire jaillir de précieuses découvertes pour l'homme, ce n'est pas perdre son temps, gaspiller son intelligence, appauvrir ses facultés.

Non, non : interroger les lois les plus secrètes de la nature, faire parler le sphinx muet, connaître la destinée des hommes sur terre et dans l'infini, ce n'est pas le propre des rêveurs fanatiques et des insensés : c'est l'œuvre patiente, douce et salutaire de ceux qui ont souffert, pensé et aimé. Où quelques-uns peut-être voient encore des fous, l'avenir reconnaîtra des sages.

A. Laurent de Faget.

CHRONIQUE

Scène de Sabbat.

Toute la Presse s'est occupée des phénomènes de Valence-en-Brie. Nous croyons devoir reproduire encore, sur ce sujet, l'article suivant de Georges Montorgueil, paru dans *le Télégramme*, du 6 juillet dernier. Il prouvera que le journalisme français traite aujourd'hui très sérieusement les questions occultes, dont il riait tant autrefois.

Encore une maison hantée ! Celle-ci fit quelque bruit, sans parler du bruit intérieur qu'on y enregistrait. On connaît l'histoire. Et d'ailleurs ces histoires-là se peuvent dire d'avance ; elles sont la répétition les unes des autres. Ce sont des coups frappés, des objets projetés, des lueurs aperçues, un charivari sans cause apparente. A Valence-en-Brie, il s'y joignait une particularité bien commune: une voix parlait. Cette voix, à en juger par son style déplorable, n'avait rien de céleste. Moderne d'accent, elle était grossière et ne traduisait que des violences exaspérantes. Vingt-cinq personnes ont témoigné l'avoir entendue sans pouvoir en percer le mystère. Elle s'adressait à chacun d'eux en particulier, les souffletant d'invectives, de propos orduriers. Elle accueillit avec cette même impertinence vulgaire, le maire, le médecin, les gendarmes.

On a soupçonné un mauvais farceur, mais on n'a pu le prendre. On a soupçonné un ventriloque mais on ne l'a pu établir. Le docteur, homme intelligent et sceptique, nous a dit : « Ce n'est ni un ventriloque ni un farceur, mais je ne saurais dire ce que c'est. »

Les lecteurs de ce journal, avec qui j'ai le plaisir de m'entretenir depuis si longtemps, savent que je n'ai jamais redouté d'aborder ces questions. Faute de croyances spirites ou de tendances à l'occultisme, j'ai tâché d'y apporter une bonne foi au service de ma curiosité. J'y ai gagné, je crois, d'avoir pu observer il y a plus de dix ans, des phénomènes qu'on nie moins aujourd'hui, que l'on produit plus facilement et qui révèlent un état ignoré de notre être. Nous sommes à certaines heures, dans certaines dispositions d'esprit ou de santé, des instruments singuliers au pouvoir d'on ne sait quel inconscient.

Nous produisons, souvent à notre insu, des manifestations jusqu'ici insoupçonnées ou soupçonnées seulement d'hommes qui n'en parlèrent dans des livres obscurs qu'avec une réticence explicable ; ils couraient, en s'exprimant plus clairement, la chance du bûcher.

Aujourd'hui nous n'avons rien à craindre que le ridicule quand nous faisons l'aveu de faits dont nous avons été les témoins surpris. Il faut croire que cette crainte est restée assez forte pour qu'elle empêche de parler bien des gens dont, en somme, les témoignages seraient précieux. On ne court plus les risques d'être jeté aux flammes si l'on s'occupe de ces phénomènes, mais on risque d'être *brûlé* dans le sens des relations ordinaires de la vie. On tient pour suspect d'hallucination celui qui ose ajouter crédit au rapport que lui firent ses sens, ses yeux, ou son ouïe. Il faut la grande lumière de la presse, la rapidité, sans concert préalable, de ses enquêtes pour que l'on ne traite pas de déments les vingt ou trente personnes qui disent avoir, dans la maison hantée de Valence-en-Brie, vu tomber des pierres, remuer des meubles et surtout entendu la voix caverneuse.

Au début des manifestations, par analogie, j'avais émis cette opinion : la jeune bonne ne seraitelle pas le facteur inconscient de ces désordres ; c'est assez l'ordinaire qu'un être présent soit le véhicule de ces folies. Et j'avais ajouté pour les sceptiques : « On assure qu'il y a un mystificateur dans l'affaire, mais je suppose que cette fois, pas plus que les fois précédentes, on ne le découvrira. » On ne l'a pas découvert et les manifestations ont cessé.

Pourquoi ont-elles cessé ? Parce que tout a une fin, surtout les manifestations de cette sorte. Cependant, elles se prolongent ordinairement audelà de huit jours. On en a des exemples nombreux. Ce n'est jamais la police qui les arrête. Elles s'arrêtent toutes seules, sans cause apparente, comme sans cause apparente elles se produisent.

Cependant, cette fois, un homme revêtu du caractère religieux, l'abbé Schnebelin, dit être intervenu efficacement. Son scrupule d'enquêteur, en ces procès sentant le fagot, n'enregistre que les faits sans conclure. Je suis allé voir l'abbé dont il s'agit. Je l'ai trouvé au milieu de ses paperasses, dans son sévère cabinet d'études. C'est un homme de 30 à 40 ans, alsacien je crois, la face large et d'un dessin tourmenté, qui s'exprime avec une tranquille bonhomie. Très intuitif, très sensitif, de bonne heure il fut le centre de manifestations pernicieuses; il en garda une certaine vertu émotive de magnétiseur. Ce qui l'amena à s'occuper plus expressément des phénomènes occultes, ce fut une hantise qu'il subit durant trois mois. Il s'en délivra. Elle lui donna l'idée d'étudier cette matière et il en arriva à se persuader qu'il remontait à la source de bien des prodiges de cet ordre.

En principe, il ne les croit ni surnaturels, ni par conséquent diaboliques. Cependant, si on va au fond de sa doctrine qu'il enveloppe de quelques nuages, on y retrouve un peu de la science confuse des spirites et des occultistes. Ainsi, il est persuadé que les sorciers des campagnes ne sont pas un mythe, qu'il y en a encore, et que ces sorciers, d'ordinaire malfaisants, travaillent pour le compte d'êtres sur la réalité vivante desquels il ne veut pas s'expliquer.

Dans l'affaire de la maison hantée de Valence-en-Brie, il voit, lui, l'intervention d'un sorcier, quelque paysan qui aurait dirigé sa haine sur le propriétaire de la maison hantée. En cet inconnu, sait-on qui a tort ou raison ? Toutefois avouerai-je que ce sorcier me semble bien inutile dans la bagarre, et qu'il suffit à qui s'est penché sur cet abîme, d'un assistant plus que d'autres chargé à l'excès de ce fluide vital qu'on commence à voir si nettement associé à la matière, qu'on commence à faire à volonté sortir de la matière, s'évader de l'homme, et en quelque sorte prolonger l'homme au-delà de soi.

L'abbé m'a dit, après avoir lu le récit des enfants, être allé trouver le père, qui réside le jour à Paris, l'avoir interrogé sur certaines particularités, et avoir pronostiqué l'influence néfaste d'un ennemi — le pauvre homme pourtant ne s'en connaissait pas! Quand vous entendez la voix, lui dit l'abbé, dirigez-vous droit vers l'endroit avec une pointe de fer et foncez. C'est ainsi qu'on tue les fantômes et qu'on annihile leur hantise. Ce qu'il lui disait là n'était pas très neuf. C'est dans une foule de vieux bouquins sur l'occultisme. Concédez que cela ressemble de très près à l'envoûtement — sans être cependant l'envoûtement, comme le dit M. Gaston Mery. L'envoûtement, c'était une figure de cire représentant l'ennemi, que l'on chargeait de son fluide vital. Mais comment se le procurait-on? On piquait l'image au cœur et l'ennemi, à distance, était piqué au cœur.

Le fait semble extraordinaire, et l'est aussi. Il faut que vous sachiez que nos médecins le répètent. Un sujet duquel on extériorise la sensibilité, M. L... était à l'hôpital de la Charité. Le chef de service, le docteur Luigs, ayant fait l'indispensable pour que le fluide de cette femme s'échappât de son corps, lui fit placer ses poignets à distance l'un de l'autre, d'environ cinquante centimètres, et dans le vide passa une petite flamme d'alcool qui, naturellement, ne toucha pas la chair. Le sujet hurla pourtant de douleur. Et l'on constata sur chacun de ses poignets la trace d'une brûlure. N'y a-t-il pas quelque chose du phénomène de l'envoûtement, dans cette femme brûlée à distance?

Maintenant il ne faut pas négliger la part que la suggestion joue ou peut jouer en cette affaire. N'a-t-elle pas été brûlée par suggestion, ayant vu la flamme à proximité de ses poignets? C'est possible. J'ai vu, à l'asile de Villejuif, le docteur Briand obtenir tous les effets d'un vésicatoire sur le bras d'une hystérique, en y posant une simple feuille de papier à cigarette.

Au vrai, la suggestion n'explique pas le sabbat des maisons hantées. Trop d'yeux à la fois voient et entendent les mêmes choses, mais la suggestion agit peut-être, à leur insu, sur les êtres qui sont les agents inconscients de ces manifestations, et qui sont parmi les hôtes du lieu. Je ne hasarde cette explication qu'avec timidité. L'abbé Schnebelin la repousse, car il tient à son sorcier. Il croit que l'esprit de son sorcier devant l'énergie des personnes présentes, enfin réveillée, s'est retiré tout penaud, s'essayant, dans une dernière méchanceté, en jetant une dernière pierre.

Cette pierre, m'a-t-il dit, me fut apportée. Je l'ai soumise à l'action du magnétomètre qui n'eut pas bougé avec une pierre ordinaire, car il n'enregistre que la puissance du fluide vital : l'aiguille se déplaça de 45 degrés. C'était bien une pierre lancée par l'invisible et chargée de son fluide. Ah! cette fois, me suis-je dit, je le tiens. Et, en effet, il n'a plus manifesté sa présence.

— Pourquoi?

— Oh ! il est en vilaine posture.

— Vous l'avez tué ?

— Peut-être.

— Et comment?

— J'ai brûlé la pierre, autant dire que je l'ai brûlé lui-même...

Très convaincu, l'abbé m'assura que l'on trouvera aux environs un paysan qui, à l'heure exacte de cette cuisson, fut pris d'un mal effroyable. C'était l'ennemi ou le bras séculier de l'ennemi.

Toute théorie ne se prouve que par expérimentation — n'acceptons celle-ci que sous bénéfice d'inventaire. — Elle est assez osée pour qu'on n'y souscrive que prudemment. Nous constatons que dans ces histoires de maisons hantées, la police n'a encore jamais trouvé le farceur. C'est un fait d'où l'on peut tirer des conséquences. On n'a non plus jamais trouvé le sorcier. M. l'abbé Schenebelin, qui chasse les êtres à distance, nous comblera de joie quand il nous apportera la preuve de son dire avec son gibier. Souhaitons, mort ou vif, qu'on nous montre le mystérieux jeteur de sorts

t de cailloux, marqué du stigmate de l'occultiste ictorieux.

GEORGES MONTORGUEIL.

AU PROGRÈS

rdent réformateur qu'on aime ou qu'on redoute !
ouffle divin qui passe et fait pâlir le doute!
Progrès dont la splendeur embrasse l'infini!
u nom du Tout-Puissant, sois à jamais béni !
Comme un torrent fougueux tu montes et renverses,
Avec l'appui du Temps les digues et les herses;
Nul ne peut arrêter ton cours réparateur.
Cependant, ô Progrès vaste et libérateur,
Pour que le monde soit favorable à ta cause,
Il faut qu'il te comprenne, et qu'il veuille, et qu'il ose
Avancer prudemment sans jamais reculer.
Tes bienfaits, qu'on saurait à peine articuler,
S'ils font gémir les uns, réjouissent les autres;
Ceux-ci sont moins nombreux, mais ce sont des apôtres ;
Leur rôle est de prévoir et de se souvenir
Pour annoncer ton règne aux siècles à venir.
L'histoire, dans tout cycle où son âme palpite,
A conservé les noms de ces Esprits d'élite
Qui, moins brillants qu'Achille et que Sémiramis,
Parmi nos bienfaiteurs seront toujours admis.
Leur gloire a des rayons brillants comme l'aurore :
L'on vénère Socrate, on aime Pythagore ;
L'on admire Platon, Hermès, Confucius,
Et comme Dieu lui-même on adore Jésus.
De ces Esprits puissants le ciel est trop prodigue;
Ces vaillants, au Progrès, n'opposent point de digue,
Mais comme ils voient plus loin que leurs contemporains,
Pour braver leur mépris ils se ceignent les reins,
Afin de supporter, dans les périls extrêmes,
L'ingratitude humaine et ses mordants blasphèmes.
O Progrès ! les savants, grands initiateurs,
T'invoquent, et ce sont tes meilleurs serviteurs.
Darwin, Flammarion, Crookes et Saint-Hilaire,
Pasteur !... mais comme lui combien n'ont pas su plaire
En détruisant les vieux préjugés malfaisants
Qui s'obstinent à vivre et qu'ont transmis les ans.
Parmi ces bienfaiteurs dont le monde s'honore,
L'un d'eux est précurseur d'une nouvelle aurore,
Et c'est celle, aujourd'hui, que nous voyons briller.
Allan Kardec, Esprit fécond et familier,
Que le ciel envoya dans ce monde égoïste,
Des grands réformateurs a couronné la liste.
Ce Maître vénéré, dans ces brillants travaux,
A préparé l'essor vaste des temps nouveaux.
Jésus avait promis, dans sa pitié profonde,
L'Esprit de vérité pour consoler le monde,
C'est ce Consolateur, rayonnant au ciel bleu,
Qui vient instruire l'homme et l'élever vers Dieu.
C'est lui, qui sous le nom charmant de spiritisme,
Vient parler d'espérance au morne scepticisme,
Montrant dans l'au-delà des espoirs captivants,
Et qui dit que les morts ce sont les vrais vivants.
Humains, recueillez-vous ! le Progrès vous convie
A bénir cet essor qu'on appelle la vie !
Vous êtes des rayons, et dans l'immensité,
Vous irez en avant pendant l'éternité.
Voyez-vous ces soleils qui brillent dans l'espace ?
Leur beau rayonnement, que jamais rien n'efface,
Eclaire largement d'autres humanités,
Car l'univers est plein de mondes habités
Ayant avec le nôtre une même origine,
Puisque tous sont issus de l'essence divine.
Nos frères sont partout et nous les connaîtrons
Plus tard, et tour-à-tour, lorsque nous renaîtrons.
Car l'Esprit peut changer de demeure ; il progresse,
Et c'est ainsi qu'il voit grandir son allégresse
En allant habiter dans des mondes meilleurs.
Mais il faut s'épurer pour pouvoir vivre ailleurs,
Et nous devrons longtemps renaître dans ce monde
Si, rétive au progrès, la vie est inféconde.

HYMNE.

Rénovateur infatigable!
Hôte éternel de l'infini!
Maudit souvent, parfois béni,
Progrès puissant, pilote aimable!

L'espoir de ton couronnement,
Fait dilater les belles âmes ;
Tu nous souris, tu nous enflammes,
Par ton divin rayonnement.

Tu viens, austère et fatidique,
Tenant un flambeau dans la main,
Régénérer le genre humain
Depuis le temps le plus antique.

A toi les prodiges de l'art,
Les merveilles de l'industrie;
Le mieux sort de ta rêverie,
Le beau se fait sous ton regard.

O progrès dont la main féconde
Fait prospérer l'humanité,
Inspire-nous la charité,
Rends glorieux l'essor du monde.

Dissipe les vains préjugés ;
Que les humains soient solidaires,
Et des ambitions vulgaires
Qu'ils se réveillent soulagés.

Inspire à tous la tolérance ;
Rends plus brillant notre avenir ;
Pour embellir le souvenir,
Fais disparaître la souffrance.

A.-M. VERRIEUX.

Double vue d'une religieuse

Le *Morning Post* de Londres, 24 décembre 1895, raconte :

A une faible distance du château de Windsor se trouve une maisonnette habitée par trois Sœurs : Louisa, Betty, Clara. — Betty a à peine vingt ans. Les deux autres ont dépassé la cinquantaine. Elles vivent d'aumônes, mais ces aumônes sont si abondantes qu'elles leur permettent de nourrir beaucoup de pauvres.

Le bruit court que les religieuses ont mis de côté un pécule considérable. Et c'est peut-être

grâce à ce bruit que deux malfaiteurs formèrent le projet de dévaliser la maison. Sachant que le matin, de 8 heures à midi, deux des religieuses allaient régulièrement à la quête, ils résolurent de pénétrer à ce moment dans leur habitation, et ils y réussirent facilement. Or, voici ce qui arriva:

Sœur Louise et sœur Betty se trouvaient à 10 heures dans une ferme à plus d'une heure de Windsor, quand sœur Betty jeta un cri et se mit une main sur les yeux comme si elle voulait chasser une horrible vision. Comme on lui en demandait la raison, elle dit d'une voix brisée par l'anxiété : « Oh pauvre Clara ! On lui a jeté un sac sur la tête. Elle ne peut rien voir. Voilà un homme qui met la main sur le sac à la place de la bouche. Mais il veut l'étouffer celui-là ! En voici un autre qui fouille dans la garde-robe. Il vide un sac de linge et jure parce qu'il n'y trouve rien.

« O mon Jésus, quels horribles jurons !

« Faites-moi mourir, Seigneur, pour que je ne les entende pas ! »

La religieuse s'évanouit alors et ne dit plus rien. Lorsqu'elle eût repris ses sens, le patron de la ferme lui-même accompagna dans sa voiture les deux sœurs à leur maison.

Quelle surprise pour tout le monde quand ils virent, devant la maisonnette, la foule entourer sœur Clara qui racontait, toute troublée, que deux voleurs étaient entrés dans la maison, et que l'un d'eux lui avait jeté un sac sur la tête et avait essayé de l'étouffer.

Deux pauvres étaient venus juste à ce moment demander l'aumône et avaient mis en fuite les deux voleurs les mains vides.

Mais bien plus que de ce vol audacieux, on parle de la vision si nette, si véridique de sœur Betty, et déjà les paysans lui attribuent un pouvoir surnaturel, tandis qu'il ne s'agit évidemment que d'un phénomène de dédoublement déjà observé bien des fois par les médecins (*sic*) chez les personnes extra-sensibles et nerveuses comme la jeune sœur.

(*de l'Italia del Popolo*).

Traduit du *Vessillo spiritista ;* mai 1896.

Dans le même numéro du *Vessillo*, M. Vincenzo Cavalli écrit une lettre datée de Naples, 18 mars 1896, dans laquelle il raconte un fait assez intéressant, sous le titre : *Une belle preuve d'identité spirite.*

En voici la substance :

Un M. Arturo de Capua était mort le 25 novembre dernier, à l'âge de 25 ans. Le 17 mars suivant, pendant une séance, son esprit s'est manifesté par des coups frappés et des mouvements de la table qui, par leur vivacité, rappelaient sa manière d'être pendant sa vie terrestre. Mais il a donné une preuve d'identité bien plus remarquable en faisant écrire, par la main du médium, les vers acrostiches suivants, en patois napolitain :

Aggiu viste a chistu munne
Robbe nziste overamente:
Tanta sfere ngoppa e nfunne :
Uh che guappa nuvetà !
Rose e cielo, mare e terra,
Ogne cose i veco cà,
Dio sulo un beco maie,
E perciò nge soffre assaie !
Che sciouvra a fa peccate !
A stu munne so scuntate.
Però a vuie che ntiempe state
Una cosa aggiu awisà :
A o peccate aita schipà.

Traduction : J'ai vu dans ce monde des choses vraiment merveilleuses : tant de sphères au-dessus et au-dessous ; oh ! spectacle stupéfiant. Des fleurs et le ciel, la mer et la terre, j'ai vu ici toutes ces choses. Il n'y a que Dieu que je ne vois jamais et j'en souffre beaucoup ! Quel malheur de commettre des fautes. Dans ce monde qui est le nôtre, on les paye, c'est pourquoi, à vous qui êtes encore à temps je dois un avertissement : fuyez le péché .

Les premières lettres donnent le nom : Arturo de Capua.

L'auteur fait remarquer que : « 1° Le napolitain de ces vers n'est pas celui qui est parlé par les habitants, mais celui qu'il employait lui-même de son vivant, c'est-à-dire un napolitain plus ou moins altéré à sa façon ; 2° Il emploie *un* au lieu de *nun* (non), et *beco* au lieu de *veco* (je vois) absolument comme c'était son habitude, et puis le mot *nziste* dans un sens qu'il n'a pas et ne peut pas avoir : ce qui atteste l'excentricité persistante de son caractère. Par le fait il avait la manie de créer des mots bizarres, auxquels il donnait une signification arbitraire. Ces fautes prouvent encore plus la provenance authentique du message. Les vers sont tels qu'ils les aurait faits de son vivant, quoiqu'un peu meilleurs au point de vue de la condensation des idées..... La médium, je le répète, n'avait jamais connu Arturo de Capua, ni sa famille : il faut ajouter qu'elle ne sait pas faire les vers et que, non seulement elle ne sait pas écrire, mais elle ne sait pas lire le napolitain...

On pourrait peut-être objecter que la famille d'Arturo connaissait tout cela et était présente à

la séance. Malgré cela, cette observation est intéressante et doit être retenue.

D. F. ROZIER.

RÊVERIE

Il est six heures du matin. Les oiseaux chantent sur les arbres de mon jardin, que le soleil dore de ses rayons naissants. Dans mon nid de verdure, près des fleurs, dont les corolles aspirent l'air avec délices, je me sens en présence des beautés de la nature et des grandeurs de Dieu.

Je chante comme l'oiseau ; j'aspire, comme la rose, l'air attiédi des matinées de juillet. J'ai la foi et j'ai l'amour. Le lierre qui entoure et surmonte gracieusement mon puits champêtre ; les hauts peupliers qui se dressent devant la porte d'entrée de mon jardin comme pour dire à mon âme de s'élever vers le ciel bleu ; le cantique matinal des oiseaux ; le vague et doux murmure des choses qui s'éveillent : tout me porte à la rêverie. Dans ma maison, le silence est complet : grands et petits y dorment encore. Tout à l'heure, mes enfants se lèveront et rempliront l'air de joyeuses clameurs. N'attendons pas ces levers bruyants. Travaillons.

Une forme charmante se montre à mon âme qui la voit s'approcher de moi et s'asseoir à mes côtés. C'est la Muse. Sa robe blanche dessine un corps admirable ; son front pur et rayonnant révèle une pensée plus haute que celle des enfants de la Terre.

— Causons, Muse, le veux-tu ?

***

— O mon poète ! tu t'es levé doucement ce matin. Nul ne t'a entendu. Ta femme et tes enfants dormaient. Tu es descendu au jardin; tu as regardé Dieu dans l'urne des fleurs et tu es rentré dans ton cabinet de travail, l'âme pleine des beautés entrevues. Je suis avec toi. Détache de ma poitrine, où elle s'épanouit, la fleur d'espérance que je t'apporte. Elle ne s'appelle ni la Gloire ni la Fortune. Elle est faite des plus doux rayons des cieux et des plus fines essences de la Terre. Son parfum fait revivre ceux qui allaient mourir.

— Quelle est cette fleur, ô ma muse ? Puisqu'elle renferme l'espérance, n'est-elle pas le don le plus précieux que je puisse recevoir de toi ?

— Oui, elle renferme l'espérance, papillon doré qui palpite sur son sein. Cette fleur suave, ô poète ! comment ne l'as-tu pas reconnue ? Comment n'a-t-elle pas dit à ton âme les merveilles de la patrie céleste où les âmes s'attirent et s'adorent sous le regard de Dieu ? Vois comme elle s'épanouit noblement dans la chaste rougeur de ses pétales innomés. Une goutte de rosée tremble encore au bord d'une de ses feuilles, mais cette goutte de rosée tombée sur elle, c'est une larme de Dieu.

— Fleur, fleur divine composée de tous les miels et de tous les dictames, peinte de si vives couleurs, douée de parfums si exquis, mon cœur ému te reconnaît à cette heure. Tu t'appelles : Amour !

***

Et j'ai respiré la fleur embaumée. Et comme je me sentais près de mourir sous les coups de la destinée, le parfum de la fleur a ranimé mon âme. Je crois et j'espère, puisque j'aime.

O soleil ! monte, monte dans l'éther rayonnant; embrase le monde de tes feux ; que les fleurs brillent en recevant dans leurs urnes ton baiser matinal ; que les oiseaux chantent leur hymne au Créateur dans la nature frémissante qui s'éveille ; que la vie circule, abondante, dans les veines de l'Univers : mon âme sourit à la loi des choses ; elle a retrouvé sa quiétude. L'espérance a posé son pied léger sur le seuil de ma maison ouverte, et me gratifiant d'un sourire, m'a montré les champs de l'infini inondés de soleil. J'ai vu Dieu ; je l'ai remercié et je l'ai béni.

A. LAURENT DE FAGET.

De l'Utilité de la Prière

(*suite*).

Communication reçue au groupe spirite du Hâvre le 23 juin 1896.

Il est bien entendu que vous aimez à prier, et qu'on aurait tort de vous assimiler à ces diseurs de patenôtres et de chapelets, dont la foule ignorante vante la piété : génuflexions inutiles et vaines, quand le cœur ne les dicte point, et je dirai même : ferveur nuisible, si la tête seule, le mécanisme de la mémoire ou de la sensibilité physique entrent seuls en jeu.

Mes chers amis, elle est autre chose, la prière vraie, ce bel élan de l'âme aimante vers son Dieu, Père adorable et bon, dont l'unique désir est le bonheur parfait des enfants de son amour.

Mais comment vous prouverais-je la beauté, l'efficacité de cette prière, si vous n'en avez déjà éprouvé vous-mêmes tout le puissant effet ?

Soyez toujours dans l'état que comporte le sentiment de votre parenté avec Dieu ; ne perdez jamais de vue le suprême idéal auquel il vous convie ; persévérez dans votre marche en avant ; faites

pour vos frères ce que vous voudriez qu'ils fissent pour vous ; versez *partout* votre amour et votre foi, ces baumes que chacun de vous peut avoir à sa disposition pour calmer les souffrances et les afflictions de ses frères ; en un mot, soyez bons, mes amis, soyez pleins de tendresse et de force : toutes vos actions, toute votre existence alors sera la prière par excellence, la vraie, la bonne, celle qui est agréable à l'Eternel et produit, en son nom, des faits dont les hommes admirent et la grandeur et le mystère.

Un fait de télépathie

DE COPENHAGUE A ROME

Nous sommes en pleine révolution scientifique, le vieux matérialisme perd chaque jour du terrain. Lui qui trônait dans le monde de la science académique et faisait retentir sa voix aussi orgueilleuse qu'autoritaire, n'a plus d'écho. Les esprits qui avaient subi son influence ont secoué son joug et se sont émancipés. On refuse de se courber sous sa discipline, même quand on est encore assis sur les bancs du collège. Le spiritualisme a envahi jusqu'aux établissements universitaires, et il se rencontre un très grand nombre de jeunes lycéens qui affichent hautement leurs nouvelles croyances scientifiques et qui pouffent de rire quand leurs doctes régents les accusent de s'égarer dans l'hérésie. Ils se font gloire d'être théosophes, magnétistes, hypnotistes, spirites et bravent irrévérencieusement les foudres des pontifes du matérialisme. La nouvelle révolution n'exerce pas seulement ses ravages parmi les jeunes intelligences, elle pénètre jusque sous la toge du professeur. Nous sommes en plein déluge, et peut-être que l'Institut, qui affecte de se considérer comme une arche de Noé, ne tardera pas à sombrer ; les flots de la vérité l'engloutiront.

L'Institut, l'inflexible, l'inexorable Institut refuse de croire à l'existence d'un monde invisible, à la survivance de l'âme après avoir quitté sa dépouille matérielle ; on trouve à chaque instant dans les journaux nombre de faits des plus authentiques qui viennent lui donner un démenti. D'un bout du monde à l'autre on affirme l'immortalité de l'âme et l'on s'appuie sur des faits. De ces faits on n'a que l'embarras du choix.

Quiconque s'occupe plus ou moins d'études artistiques connaît le nom glorieux et retentissant de Thorwalsden, célèbre sculpteur danois. Etant tombé tout d'un coup malade, c'est à la *Rev Constancia*, qui se publie à *Buenos-Ayres*, qu j'emprunte le fait que je raconte, la *Revue Constancia* l'a puisé elle-même dans une feuille périodique de Berlin, *Die Uebersinnliche Welt*. Don le fameux Thorswalsden étant subitement tombé malade quitta Rome précipitamment pour retourner à Copenhague, et il laissa la surveillance de son atelier à son ami, Holbek. Une nuit qu'Holbek était chez son ami il entendit frapper plusieurs coups qui lui semblèrent provenir de l'atelier confié à sa garde. Il ouvrit la porte et il fut étonné de n'apercevoir âme qui vive. Peu d'instants après de nouveaux coups se firent entendre dans une pièce voisine qui était hermétiquement fermée. Les coups se répétaient en différents endroits en même temps, et Holbek ne put venir à bout de découvrir la cause de tout ce tapage. Très impressionné par l'étrangeté de ce phénomène, il abandonna aussitôt l'atelier de son ami Thorwalsden. Il ne put s'empêcher de conter sa singulière aventure à plusieurs de ses amis, tous lui rirent au nez et se moquèrent de lui. Après qu'un certain temps se fut écoulé, Holbek reçut une lettre détaillée qui lui annonçait la mort du sculpteur. Thorwalsden avait été frappé de mort soudaine comme il entrait dans le théâtre royal de Copenhague. Il expira le même jour et à la même heure qu'Holbek entendit à Rome les coups mystérieux qui avaient produit sur lui une si forte impression.

Il est évident, pour toute personne qui a l'honneur de ne pas siéger sous la coupole dorée, que c'était l'âme de son ami qui venait elle-même annoncer à Holbek sa séparation d'avec son corps. Mais les gros bonnets, les grands mamamouchis de l'Institut se garderont bien de réfléchir sur cette histoire qu'ils considèreront comme absurde, comme impossible, et qu'ils qualifieront de conte de bonne femme. C'est ainsi que l'on raisonne dans cette vénérable arche de Noé.

HORACE PELLETIER.
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie, à Candé, par les Montils (Loir-et-Cher).

La chaîne magnétique, 15 juillet 1896.

Gérant : A. BOYER

Imprimerie de l'Ouest, E. SOUDÉE, Mayenne